

## Editorial

C'est avec joie que j'introduis toutes les contributions au numéro 3 de *Peut-être*. Brice de Villers me demandait, lors de notre entretien pour son émission *La revue des revues* le 10 septembre 2011 sur Fréquence protestante, si notre titre ne suggérerait pas une soumission à une certaine fatalité. Je lui répondis que, bien au contraire, il ouvrait le possible, sachant, bien entendu, que la minute qui vient recèle également sa part de négation. Toutefois, voici le numéro 3, preuve s'il en est que nous nous situons encore du côté de ce qui *peut être* sans céder aux sirènes, tellement persuasives en ces « temps de pénurie », de l'« à quoi bon ? ». Mais la crise constitue aussi un moment de questionnement, de réflexion et de décision et le poème s'inscrit tellement dans cet instant du choix, qui donne tout son sens à l'existence, que nous pouvons dire, je pense, que nous vivons *à propos* en défendant une certaine conception de notre « heure sur la terre ». Le succès – d'estime, au moins – que rencontre la revue nous confirme dans l'idée que ce rassemblement d'intentions singulières, conçu sans dogmatisme ni rigidité, de sorte que chacun trouve, une fois au moins, ou davantage, sa place entre ces pages, permet à l'association d'amis regroupés autour de l'œuvre de Claude Vigée de se faire connaître et de faire connaître l'œuvre à multiples facettes de notre ami.

Guy Braun, au printemps dernier, attirait mon attention sur un passage de l'ouvrage de Michael Baxandall, *Formes de l'intention*, dans lequel le critique montre quelle est l'importance, en histoire de l'art, du ressourcement de l'artiste aux œuvres existantes, auxquelles il donne une actualité renouvelée. Récusant le terme d'« influence », avec sa consonance astrale et son idée de causalité mécanique, il propose d'autres expressions, plus dynamiques, telles que : « ... s'inspirer de, faire appel à, user de, s'approprier, avoir recours à, s'adapter à, ne pas comprendre, se référer à, reprendre de, accepter le défi de, se confronter à, réagir à, citer, se distinguer de, se comparer à, assimiler, s'aligner sur, imiter, s'adresser à, paraphraser, intégrer, créer une variation sur, faire revivre, prolonger, remodeler, se calquer sur, rivaliser, pasticher, parodier, extraire, déformer, porter attention à, résister, simplifier, reconstituer, repartir de, développer, affronter, maîtriser, subvertir, perpétuer, réduire, promouvoir, répondre à, transformer, s'attaquer à... – et chacun trouvera d'autres formules. »<sup>1</sup> Nous ne paraphrasons ni ne parodions ; j'espère que nous ne

1 Michael Baxandall, *Formes de l'intention : Sur l'explication historique des tableaux* (1985). Traduction de Catherine Fraixe. Nîmes : Jacqueline Chambon, 1991, p. 107.

déformons ni ne remodelons, mais que nous développons, perpétuons, nous référons à, et contribuons à promouvoir, sans simplifier ni transformer, l'œuvre à laquelle nous portons toute notre attention. Cette « Digression contre la notion d'influence artistique » de Michael Baxandall me paraît très pertinente, car elle découle d'une conception du devenir ouvert à l'avenir plutôt que refermée sur ce que T.S. Eliot nommait, dans son essai sur « La tradition et le talent individuel » (1919), l'« ordre idéal » des « monuments existants »<sup>2</sup>. Pour reprendre les termes d'Henri Meschonnic, la poétique, comme dynamique du sujet, s'oppose à « l'herméneutique, qui ne connaît que le signe »<sup>3</sup>, la poétique et le rythme permettant de « penser le continu dans le langage »<sup>4</sup>. Ce continu subjectif, existentiel, vécu transcende toute forme de rupture esthétique ou d'instrumentalisation de la langue.

De même que le poète récusé le dualisme du signe, nous récusons également, comme nous y invite le passage biblique intitulé « Nasso » que commente entre ces pages Claude Vigée, la dualisme de la matière et de l'Idée. Cette revue et cette association existent grâce à une longue patience qui ne dissocie guère les tâches ingrates, et les contraintes de tous ordres, de la joie d'un accomplissement créateur. En ce qui concerne plus particulièrement la revue, sa composition et tous les détails matériels de son existence font partie intégrante de sa densité poétique. Nous parlons, comme Henri Meschonnic, de « continu entre corps et langage, entre langue et pensée »<sup>5</sup>, ou, comme Claude Vigée, d'une « élévation portante »<sup>6</sup> : « Les choses les plus simples y sont évoquées dans la perspective d'une intégration spirituelle. » Cet entretien sur le passage du Livre des Nombres intitulé « Nasso », et le commentaire qui s'en est déduit, fut suscité par la bar mitzvah de Raphaël, petit-fils de Claude Vigée, en juin 2011. L'entretien sur le puits, figure éminemment poétique, et récurrente dans l'œuvre qui retient toute notre attention, eut lieu un peu auparavant et suscita un poème, de même que la circoncision de Lior, arrière-petit-fils du poète, à l'été 2011. Et puis le hasard a joué, également, par deux fois. Tout d'abord, Frédéric Le Dain, souhaitant se procurer l'édition originale de *L'Été indien*, reçut un ouvrage où se trouvait une lettre originale de Claude, adressée à Marcel Schneider le 22 mars 1958. Elle est inédite. Nous la reproduisons ici. Elle témoigne vivement de la douleur que fut l'exil en Amérique. Ensuite, quelques semaines plus tard, Jeannine Rinckenberger nous envoie, avec le renouvellement de sa cotisation, copie d'un article de Jean Christian paru dans les *Dernières Nouvelles d'Alsace* durant cette même période de l'exil en Amérique, tout juste quelques années plus tôt, les 30 et 31 août 1953. « Chère Madame Mounic, » écrit-elle, « je vous joins photocopie d'un extrait de presse de 1953 qu'une amie a trouvé en rangeant le grenier chez son père. J'ai pensé que cela pourrait intéresser M. Vigée ou l'Association. Bien cordialement à vous et mes très fidèles et respectueuses amitiés à M. Vigée.

2 *Selected Prose of T.S. Eliot*. Edited with an Introduction by Frank Kermode. London: Faber, 1975, p. 38.

3 Henri Meschonnic, *Un coup de Bible dans la philosophie*. Paris : Bayard, 2004, p. 19.

4 *Ibid.*, p. 30.

5 *Ibid.*, p. 163.

6 Voir dans ce numéro notre entretien sur « Nasso », pp. 26-32..

J. Rinckenberger. » Lu maintenant, cet article nous permet de mesurer les changements qui ont affecté l'Europe et notre pays en presque soixante ans. Cette remarque, par exemple, laisse rêveur de nos jours : « Et cependant, presque tout ce qu'il avait à dire était un peu triste, un peu désolant, un peu insaisissable. On s'isole facilement parmi ce peuple quand on ne sait pas s'abîmer soi-même dans l'activisme, les records et les compétitions de toutes sortes et il faut beaucoup d'indulgence envers ceux-là mêmes qui s'imaginent devoir vous accorder la leur, puisque vous n'êtes qu'un universitaire, c'est-à-dire quelqu'un qui n'a pas réussi à faire mieux. » Prenons, de nos jours, avec humour, cette situation qui s'est généralisée. Dans cet article, le rapprochement avec Henry Miller, pour surprenant qu'il soit, est intéressant. En feuilletant à nouveau, pour la réflexion, *Le colosse de Maroussi*, je trouve un appel à « une vie meilleure ». Même si Miller pensait à cette époque (1941) que dans le mot de « Révolution », qu'il écrit d'abord en lettres capitales, se trouvait la clef de tous nos maux, il écrit également, assis sur un gradin à Epidaure, que l'« ennemi de l'homme », c'est « l'homme lui-même, orgueil, préjugés, stupidité, arrogance. Contre cela, il n'est de classe qui soit immunisée, pas de système qui offre une panacée. Il faut que tous, individuellement, nous nous révoltions contre une façon de vivre qui n'est pas nôtre. »<sup>7</sup> C'est moi qui souligne, car ces paroles prennent une résonance étonnante de nos jours. Même si Claude, aux Etats-Unis, n'a pas connu Henry Miller, il n'est pas inutile, voyez-vous, de ranger son grenier. Quant à Jean Christian, me dit-il, c'était un ami.

Pour accompagner cette lettre et cet article, nous reproduisons dans ce numéro des extraits de la fin du *Journal de l'Été indien*, ce volet de prose du premier judan de Claude Vigée, publié par Albert Camus aux éditions Gallimard en 1957. Rien d'étonnant à ce que les deux poètes se soient entendus. On sent en effet, de l'un à l'autre, une connivence (non préméditée) : « Ce pays est sans leçons. Il ne promet ni ne fait entrevoir. Il se contente de donner, mais à profusion. Il est tout entier livré aux yeux et on le connaît dès l'instant où l'on en jouit. Ses plaisirs n'ont pas de remède, et ses joies restent sans espoir. Ce qu'il exige, ce sont des âmes clairvoyantes, c'est-à-dire sans consolation. Il demande qu'on fasse un acte de lucidité comme on fait un acte de foi. Singulier pays qui donne à l'homme qu'il nourrit à la fois sa splendeur et sa misère ! »<sup>8</sup> On songe ici, lisant le poète d'Alger, à Claude Vigée chantant l'Alsace, puis la terre d'Israël et, qu'on ne s'y méprenne pas, même si dans le *Journal de l'Été indien*, ce dernier qualifie son aîné de quelques années de « Malgré-Nous du nihilisme », il le reconnaît comme proche : « Il reste un peu d'Alsace au fond de son Afrique. »<sup>9</sup> Et nos deux auteurs partagent cette conscience non idéalisée de la condition humaine :

7 Henry Miller, *Le Colosse de Maroussi* (1941). Traduction de Jean-Claude Lefaure. Paris : Le Livre de Poche, 1970, p. 109.

8 Albert Camus, « L'été à Alger », *Noces* (1938). Paris : Gallimard Folio, 1994, p. 34.

9 Claude Vigée, *Le Journal de l'Été indien*. Saint-Maur : Parole et Silence, 2000, p. 15. Les essais que Claude Vigée a écrits à propos de l'œuvre d'Albert Camus se trouvent rassemblés, avec nombre d'autres essais majeurs, dans le recueil paru au second semestre de 2011, *Rêver d'écrire le temps : De la forme à l'informe*. Paris : Orizons, 2011, pp. 315-355. Voir, dans ce numéro, le compte rendu de la soirée du jeudi 6 octobre 2011, pp. 52-56.

« Tout est toujours perdu. Il n'y a donc rien à perdre. »<sup>10</sup>

Ce sentiment de la nudité existentielle par-delà le bien et le mal doit beaucoup à Nietzsche, mais fut également éprouvé par Léon Chestov, puis par Benjamin Fondane. Le philosophe, récusant ce qu'il nommait le « pouvoir des clés », c'est-à-dire le pouvoir que s'arrogent les hommes de se substituer à Dieu pour décider de ce qui est vrai, de ce qui est bien et de ce qui est mal,<sup>11</sup> écrivait en effet, dans *Sur la balance de Job* : « Mais 'au commencement' il n'y avait pas de lois ; la loi 'est venue plus tard'. Et à la fin, il n'y aura plus de lois. Dieu n'exige rien des hommes, Dieu ne fait que donner. »<sup>12</sup> Revenir à l'origine, c'est retrouver, en deçà des institutions humaines et du pouvoir qu'elles s'arrogent, comme ont cherché à le faire Benjamin Fondane, Albert Camus ou Claude Vigée, la jouissance nue de la vie, qui apporte avec elle la conscience aiguë du tragique, d'où la lutte de chaque jour avec l'ange. « Le poème est dialogue du monde avec lui-même. Le poète est l'hôte par excellence, recevant et reçu. »<sup>13</sup> Claude Vigée parle aussi, en proximité avec Chestov, dont il a lu, me disait-il, tous les ouvrages dont parle Fondane dans ses essais, de « liberté du réel » en ces quelques lignes : « Le monde n'est absurde que pour qui y entre avec des prétentions de caste, ou des exigences personnelles. Aspirer à un rang privilégié parmi les créatures, ramener les choses de l'univers à l'ordonnance de ma seule volonté, détruit l'unité de la création dont je suis un harmonique. Il faut laisser les choses dans la liberté du réel, et replacer ce qui ne l'était plus, du fait de notre violence, dans l'ordre originel. »<sup>14</sup> Et voici venir le puits en cette méditation sur le devenir : « L'appoint du présent ne détruit pas l'apport permanent de l'enfance. Tout est simultanée, dans un crescendo invincible. L'être ne cesse de se multiplier : les moments clairs remontés du puits de la mémoire sont les indices de cette expansion continue du réel en nous. »<sup>15</sup> Les photographies d'Alfred Dott témoignent de cette expansion du réel entre ces pages, expansion qui doit aussi à notre réunion – nous tous, voix singulières – autour de l'œuvre de Claude Vigée – œuvre qui nous inspire, comme Michael Baxandall suggère, entre autres, de le dire.

Monique Jutrin nous conte comment, après la mort d'Albert Camus, le nom de Claude Vigée lui devint familier avant que l'intérêt qu'elle partageait avec le poète pour Jules Supervielle et pour Benjamin Fondane, ainsi que leur installation à tous deux, presque en même temps, à une année près, en Israël, puissent nouer une fidèle amitié. Heidi Traendlin, grâce à Claude Vigée et à cet autre poète originaire d'Alsace, Nathan

10 *Ibid.*, p. 12.

11 « Nous ne renoncerons pour rien au monde au droit de prononcer la condamnation ou la justification de l'homme pour l'éternité. Nous jugeons de ce qui est bon, de ce qui est mauvais, de ce qui doit être et de ce qui ne doit pas être, avec la même assurance que nos prédécesseurs, les théologiens catholiques. » Léon Chestov, *Le pouvoir des clés* (1923). Traduction de Boris de Schloezer. Édition de Ramona Fotiade. Paris : Le Bruit du Temps, 2010, pp. 82-83.

12 Léon Chestov, *Sur la balance de Job* (1929). Traduction de Boris de Schloezer. Paris : Flammarion, 1971, p. 347.

13 Claude Vigée, *Le Journal de l'Été indien*, op. cit., p. 12.

14 *Ibid.*, p. 8.

15 *Ibid.*, p. 13.

Katz, approfondit ses propres origines alsaciennes. Françoise Le Bouar complète cette approche de Nathan Katz. Nous revenons alors à Claude Vigée, dont Maurice Couquiaud nous fait entendre la voix lors d'un entretien qui réunit en 2000 ces deux poètes ainsi que Michel Cazenave à la Maison de la Poésie à Paris. Claude Vigée nous y parle entre autres de l'aleph et du Nom de Dieu, *Peut-être*.

Robert Misrahi, réfléchissant aux liens qui unissent poésie et philosophie, s'interroge sur le pouvoir du langage en temps de crise : « Notre propos n'est d'ailleurs pas tellement modeste : il s'agit de réfléchir assez sur les rapports de la poésie et de la philosophie pour être en mesure de proposer un nouveau langage. C'est cette nouvelle expression qui aurait quelque chance d'être efficace dans l'ordre de la vie concrète et de la vie sociale. » Nous sommes très heureux de publier ensuite le très bel essai de Stéphane Mosès sur la notion de paix dans la tradition juive, que nous a confié son épouse, Liliane Klapisch. Nous sommes loin, dans cette approche, de l'idéalisme dualiste qui rejette le temporel au nom de l'éternel et voudrait imposer une version monolithique du bien. « Le terme de '*Shalom*' se réfère donc étymologiquement à l'idée de conclusion, d'un terme final, d'un rassemblement d'éléments divers ou peut-être même contradictoires. Principe d'unification finale, il présuppose la présence préalable d'une multiplicité de termes différents ou même opposés. Ceci correspond très exactement à la vision biblique de la Création, fondée sur le principe même d'une dualité originelle (lumière/obscurité, jour/nuit, ciel/terre, homme/femme, etc.), laquelle se différencie progressivement en une multitude d'oppositions dérivées. La manière d'être du monde créé sera donc celle d'une diversité fondamentale, qui, avant de pouvoir se sublimer en coexistence harmonieuse, sera nécessairement vécue sur le mode de la tension, du différend et du conflit. De ce point de vue, le monde n'est pas originellement harmonieux, les hommes ne vivent pas naturellement en accord les uns avec les autres, et la paix doit être conquise laborieusement à partir d'une réalité fondamentalement conflictuelle. » Il est tentant de citer encore Chestov, à la fin, toujours, de *Sur la balance de Job* : « Là-bas, derrière les portes que garde l'ange au glaive de feu, la vérité qui, selon nous, a pleinement le droit d'exiger l'obéissance, la vérité même refusera de contraindre qui que ce soit, et acceptera joyeusement le voisinage d'une autre vérité, opposée. »<sup>16</sup>

Oleg Poliakow nous parle ensuite de Benjamin Fondane, dans une perspective qui n'est pas étrangère à celle que je décrivais plus haut – plus poétique qu'herméneutique, selon une perspective intersubjective : « '*Être attentif*'. – Mon approche d'une œuvre littéraire ou poétique est moins déterminée par le souci d'en rendre compte par les influences qu'elle a subies, ou de la rapprocher de telle autre – par exemple Baudelaire de Poe – pour en éclairer le sens, que par celui d'accepter – chose éminemment délicate lorsqu'il s'agit d'un poète – le 'cadeau' qu'il *me* fait de *son* œuvre. Car celle-ci, comme le dit Paul Celan, transporte avec elle du destin et n'est destinée qu'à ceux qui sont 'attentifs'. » On notera la convergence de vocabulaire avec le passage que je citais plus haut de Michael Baxandall.

Toujours dans le registre de la connivence et de l'amitié, nous évoquons ici sous différents angles

16 Léon Chestov, *Sur la balance de Job*, op. cit., p. 347.

le personnage d'André Spire, que Claude Vigée rencontra à New York durant les années de guerre, et d'exil, car il lui portait « Le testament juif d'Arnold Mandel » (1942), reproduit dans *La Lune d'hiver*,<sup>17</sup> ouvrage dont nous citons ce passage, en introduction à notre dossier :

« A cet effet, j'écrivis à André Spire, dès mon arrivée en Amérique ; un peu plus tard, j'allai le voir au n°325, West 101th Street, où il demeurait avec sa famille. Il était père d'une toute petite fille que je vis quasiment au berceau. Elle s'appelait Marie-Brunette. Les Spire étaient, comme moi-même, des immigrants de fraîche date, des réfugiés juifs échappés par miracle à la déportation, dans l'Europe occupée par les bourreaux hitlériens. Affecté par le dur climat de l'hiver américain, André Spire était fortement grippé, et voulut bien me recevoir à son chevet de malade.

Au fond d'un lit, dans une chambre aux rideaux à moitié tirés, je vis une petite silhouette frêle et sèche, toute en angle et en os, aux mouvements précis et rapides. Il avait alors 75 ans, et me paraissait très vieux. Entre-temps, il a beaucoup rajeuni à mes yeux ; il est vrai que j'ai maintenant un quart de siècle de plus. Je regardai ce fin visage de faune, embroussaillé d'une grande barbe grise, aux yeux clairs, gais et perçants, très jeunes, cette main agile et maigre qui discourait devant moi, et dont la voix ne semblait être que la réflexion en profondeur. Nous parlâmes de Toulouse, de l'organisation des groupes d'autodéfense de l'A.J., des camps de concentration de Vichy et d'ailleurs, de la poésie résistante en France, de phonétique et de prosodie. Il écrivait alors un ouvrage qui a fait date dans l'histoire de la critique poétique contemporaine, *Plaisir poétique et plaisir musculaire*, dans lequel il montrait les rapports entre l'expression poétique, la versification et la physiologie neuro-musculaire de la phonation. Il en profita pour lancer une série d'attaques fort vives contre Paul Valéry, la poésie abstraite et philosophique, le syllabisme, l'ornière néo-classique, mêlant dans un même esprit combatif ses griefs contre le Parnasse, l'art apollinien et symboliste, et ses dénonciations des traîtres de Vichy, des nazis, ou des Juifs honteux qui, devant le danger mortel qui les menaçait avec tous leurs frères, faisaient encore en France la politique de l'autruche. A travers toutes ses paroles, dans le feu de chaque geste, je sentais, en dépit du demi-siècle qui nous séparait, qu'il y avait devant moi un contemporain, un complice, un homme étonnamment présent. Je reconnaissais bien là l'auteur des *Poèmes Juifs*, plein de gouaille et de verve, s'amusant même de l'indignation que soulevait en lui la sottise ou la veulerie de ses contemporains. »<sup>18</sup>

Claude Brémont nous présente et commente la correspondance d'André Spire et de Gabrielle Bernheim. Marie-Brunette Spire, qui publie cette année la correspondance de son père avec Jean-Richard Bloch d'une part, avec Ludmilla Savitzki d'autre part, nous esquisse sa biobibliographie. Nous pourrions reprendre contact avec la poésie d'André Spire dans le Cahier de création, « Le lac de la rosée ».

Ce « lac de la rosée » qui se nomma « noyau pulsant », puis prendra le nom d'« aleph », se découvre en creusant le puits de l'être, qui est aussi le « puits de la mémoire » (voir supra). Nous envisageons cette question du puits *comme enfermement, engloutissement ou source, origine* grâce à divers essais : Gisèle Vanhese nous parle de Benjamin Fondane ; Anne Simonnet, de Pierre Emmanuel ; Gérard Dessons, d'Henri

17 Claude Vigée, *La lune d'hiver* (1970). Paris : Champion, 2002, p. 387 et suiv.

18 *Ibid.*, p. 384.

Meschonnic ; Jean Lacoste, de Goethe. Quant à Jean Witt, dont nombre de lecteurs ont grandement apprécié l'essai sur le visage de Janine, il se fait pour nous « Puisatier du Silence » et accompagne son évocation de photographies. Nous verrons que la figure du puits nous renseigne sur la manière dont nous envisageons l'être.

Dans « Le lac de la rosée », autour de Claude Vigée et d'André Spire se réunissent Henri Meschonnic, dont Régine Blais a bien voulu nous confier des poèmes ; Benjamin Fondane, dont Monique Jutrin nous donne deux poèmes, contemporains de *Titanic* (1937). Cette dernière évoque ensuite pour nous le « Château de Là-bas », ou son enfance en Belgique. Je faisais remarquer à Monique qu'elle employait le même « tu », s'adressant à elle-même enfant, que celui qu'elle utilisait dans son livre, paru en 2011, sur Benjamin Fondane, *Avec Benjamin Fondane au-delà de l'histoire*.<sup>19</sup> Parmi les amis, nous pouvons lire des poèmes de Gabrielle Althen, Camille Aubade, Beryl Cathelineau-Villatte, Robert Ellrodt, Jacques Goorma, Jean-Luc Hohl-Müller, Yvon Le Men, Hélène Péras, dont nous reproduisons l'entretien, paru dans le n° 6 de *Temporel*, Pascal Riou, Penelope Sacks-Galey et Marc Sagnol. Si le poète, comme le voulait Joë Bousquet « traduit du silence »,<sup>20</sup> il est également traducteur. Delphine Grass nous a écrit d'Angleterre en nous faisant part de son souhait de traduire les poèmes de Claude Vigée de l'alsacien en anglais. La réponse fut positive, à la condition qu'elle en réserve quelques vers à *Pent-être*. Jean Migrenne a pris contact avec nous à l'occasion de la parution de ses traductions du poète américain Richard Wilbur<sup>21</sup> et nous lui avons demandé s'il voulait se joindre à nos contributeurs. Il nous fait connaître ici non seulement Richard Wilbur, que Claude a d'ailleurs croisé brièvement aux Etats-Unis, mais aussi David George. J'ai eu pour ma part le plaisir de traduire des poèmes de Jane Augustine, qui vit aux Etats-Unis, mais a beaucoup d'attaches avec la France, et de Seymour Mayne, poète canadien.

À côté des photographies d'Alfred Dott et de Jean Witt, nous pouvons admirer dans ce numéro des photographies (dues à Guy Braun) des sculptures de Ruth Adler (dont une en couverture) ainsi que des dessins que Liliane Klapisch a bien voulu nous confier. Ruth Adler a modelé l'œuvre qui se trouve en couverture d'après un dessin de son petit-fils, qui avait alors cinq ans. Que chacune des voix singulières ici réunies crée une variation sur le thème de l'amitié, qui nous permette de bien respirer.

Bonne lecture. Soyons attentifs, comme le voulait aussi Kierkegaard, pour lequel l'attention est la condition même de la subjectivité.<sup>22</sup> Le philosophe danois, qui affirme que « le secret de la communication

19 Paris : Parole et Silence, 2011. Voir *Europe*, juin-juillet 2011, n° 986-87, pp. 369-71 et *Temporel* 11, « A propos » (« A rebours »).

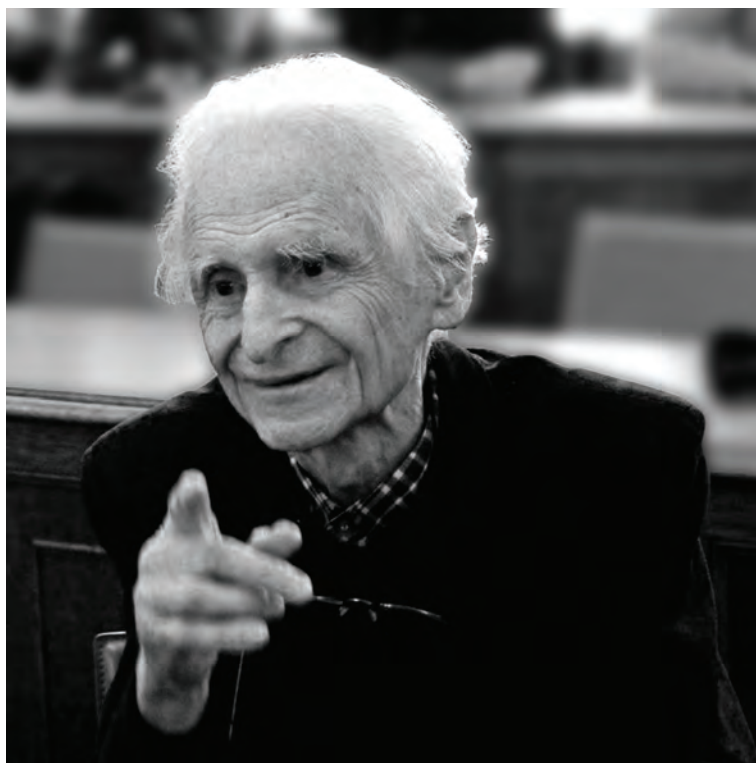
20 Joë Bousquet, *Mystique*. Préface de Xavier Bordes. Paris : Gallimard, 1973, p. 221.

21 Richard Wilbur, *Quintessence*. Corpus poétique des années 1947 à 2004. Poèmes traduits de l'anglais (U.S.A.) par Jean Migrenne. Avant-propos de Daniel Lefèvre. Agneaux : Editions du Frisson Esthétique, 2011. Voir *Temporel* 12, à propos. <http://temporel.fr> et *Europe*, n° 990, octobre 2011, pp. 356-57.

22 Voir à ce sujet le *Post-scriptum aux Miettes philosophiques*. Paris : Gallimard Tel, 2001, p. 48.

consiste justement à rendre l'autre libre », énonce également : « Partout où l'on reconnaît que le subjectif est important, dans la connaissance que l'appropriation est par conséquent la chose principale, la communication devient une œuvre d'art. Elle est doublement réfléchie, et sa première forme consiste précisément dans la ruse de maintenir pieusement séparées les subjectivités, de peur qu'elles ne tournent (comme du lait) et ne s'écoulent toutes ensemble dans l'objectivité. » Et il ajoute : « Tout sujet est un sujet existant ».<sup>23</sup>

Anne Mounic  
Chalifert, 9 et 10 septembre 2011,  
puis 15 septembre 2011.



Claude Vigée, par Alfred Dott.

---

23 *Ibid.*, pp. 48, 51-52, 53.